

Dans le mouvement ouvrier, et particulièrement dans la révolution, à ce que je crois, il n'y a qu'une vérification, celle de l'exemple et de l'action.

Les camarades de « gauche » croient possible, avec ce petit groupe luttant contre le capitalisme et les syndicats, d'amener les syndicats à soi, ou même, car ce n'est pas impossible, de les pousser peu à peu sur de meilleurs chemins.

Cela ne peut s'opérer que par l'exemple. Pour élever le niveau révolutionnaire des ouvriers allemands, ces nouvelles formations — les organisations d'usine — sont donc absolument indispensables.

De même que les partis communistes se dressent face aux partis social-patriotes, de même la nouvelle formation, l'Union Ouvrière, doit prendre position face aux syndicats (\*).

Pour transformer les masses asservies au réformisme et au social-patriotisme, il n'y a que l'exemple qui puisse servir.

J'en arrive maintenant à l'Angleterre, à la gauche anglaise. L'Angleterre est après l'Allemagne le pays le plus proche de la révolution. Non que la situation y soit déjà révolutionnaire, mais parce que le prolétariat y est particulièrement nombreux, et la situation économique du capitaliste s'y prête au plus haut degré. Là il faut seulement une forte impulsion et le combat commence, qui ne peut se terminer que par une victoire. C'est ce que sen-

---

(\*) Votre remarque sarcastique, que l'Union Ouvrière elle-même ne peut être sans tache, ne nous fait pas beaucoup d'effet car elle n'est juste qu'en tant que l'Union a à lutter pour des améliorations sous le capitalisme. Elle n'est pas juste en tant que l'Union lutte pour la révolution.

tent, c'est ce que savent presque instinctivement les ouvriers les plus avancés de l'Angleterre (comme nous tous le sentons), et parce qu'ils sentent cela, ils ont fondé là-bas, comme en Allemagne, un nouveau mouvement ... qui se dessine et tâtonne de différents côtés, justement comme en Allemagne — le mouvement des « Rank and File », des masses par elles-mêmes, sans chefs ou à peu près comme s'il n'y en avait pas (\*).

Ces mouvements ressemblent beaucoup à l'Union Ouvrière allemande avec ses organisations d'usine.

Avez-vous remarqué, camarade, que ce mouvement a surgi uniquement dans les deux pays les plus avancés ? Et du sein de la classe ouvrière elle-même ? Et en beaucoup d'endroits ? (\*\*). Ceci est déjà par soi-même une preuve de spontanéité irrésistible.

En Angleterre, ce mouvement, cette lutte contre les syndicats, est presque encore plus nécessaire qu'en Allemagne. Les Trade-Unions anglais ne sont pas seulement des instruments entre les mains des dirigeants pour soutenir le capitalisme, mais ils sont des outils encore plus inutilisables que les syndicats allemands pour la révolution. Leur formation remonte aux temps de la petite guerre, chacun pour soi, souvent jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> ou même jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. En Angleterre n'existe-il pas encore des industries qui

---

(\*) Les « Shop-Committees », « Shop-stewards », et, particulièrement dans le Pays de Galles, les « Industrial Unions ».

(\*\*) C'est une calomnie que de dire que ce mouvement en Allemagne a été provoqué « d'en haut ».

comprennent vingt-cinq unions syndicales, lesquelles se disputent mutuellement leurs membres, pour la vie ou la mort!! Et les membres n'ont dans tout cela aucune autorité. Voulez-vous, camarade Lénine, conserver aussi ces organisations-là ?

Celles-là aussi faut-il s'abstenir de les combattre, de les scissionner, de les anéantir ? Si l'on est contre les Unions ouvrières, on doit être aussi contre les Shop-Committees, les Shop-Stewarts et les Unions Industrielles. Si on est pour ces dernières, on est aussi pour les autres, car les communistes ont dans les deux cas le même but.

Ce nouveau courant dans le mouvement des Trade-Unions pourra servir à la gauche communiste en Angleterre, pour anéantir les syndicats anglais, tels qu'ils sont à présent, et pour les remplacer par des instruments neufs de la lutte de classe, qui soient utilisables pour la révolution. Les mêmes raisons que nous avons apportées pour le mouvement allemand sont valables ici aussi.

J'ai lu dans la lettre du Comité Exécutif de la III<sup>e</sup> Internationale au K. A. P. D., que l'Exécutif est pour les I. W. W. d'Amérique, à condition toutefois, que cette organisation veuille bien d'une action politique et de l'adhésion au Parti communiste. Et ces I. W. W. ne sont pas obligés d'aller dans les syndicats américains ! Pourtant l'Exécutif est contre l'Union Ouvrière en Allemagne, et lui fait un devoir de se fondre dans les syndicats, bien qu'elle soit communiste et collabore avec le parti politique.

Et vous, camarade Lénine, vous êtes pour le Rank and File mouvement en Angleterre (qui, pourtant, provoque déjà une scission, et où il y a beaucoup de communistes qui veulent la destruc-

tion des syndicats !) — et vous êtes contre l'Union Ouvrière en Allemagne.

Je ne peux voir dans votre attitude et dans celle du Comité Exécutif que de l'opportunisme. Et qui pis est, de l'opportunisme à faux.

Naturellement la gauche communiste en Angleterre, étant donné que la révolution n'est pas encore là, ne peut pas aller aussi loin qu'en Allemagne. Elle ne peut pas encore organiser le Rank and File Movement dans tous les pays sur une vaste échelle et dans un but immédiatement révolutionnaire. Mais la gauche anglaise prépare cela. Et aussitôt que la révolution sera là, les ouvriers, quitteront en masse les vieilles organisations inaptées à la révolution et afflueront aux organisations d'usine et d'industrie.

Ils y viendront par cela-même que la gauche communiste se fait jour avant tout dans le mouvement, qu'avant tout elle s'efforce d'y semer les idées communistes, et que les ouvriers aussi. À son exemple, sont déjà maintenant élevés à un niveau supérieur (\*). Et c'est là, comme en Allemagne, son but **essentiel**.

L'Union générale ouvrière (A. A. U.) et le Rank

---

(\*) Vous nous servez ici, camarade, comme d'autres l'ont fait si souvent, cet argument que les communistes, s'ils quittent les syndicats perdent contact d'avec les masses. Mais le meilleur contact ne se réalise-t-il pas tous les jours dans les usines ? Et toutes les usines ne sont-elles pas déjà maintenant devenues encore quelque chose de plus qu'un lieu de contact, quelque chose comme un local de délibération ?

Comment ainsi les « gauchistes » pourraient-ils perdre contact ?

and File Movement, qui s'appuient l'une et l'autre sur les usines, les lieux de travail, et **seulement** sur eux, sont les précurseurs des conseils ouvriers, des Soviets. La Révolution en Europe Occidentale sera beaucoup plus difficile et par cela même qu'elle se développera lentement, il y aura une fort longue période de transition où les syndicats seront hors de service, et où les soviets ne seront pas encore là. Cette période de transition sera caractérisée par la lutte contre les syndicats à travers leur transformation, et par leur remplacement au moyen de meilleures organisations. Vous n'avez pas lieu d'être inquiet sur ce point, nous aurons bien le temps pour cela !

Encore une fois, ceci n'arrivera pas parce que nous autres, gauchistes, le voulons, mais parce que la Révolution réclame cette nouvelle forme d'organisation, sans laquelle elle ne peut vaincre.

Hardi, donc, le Rank and File Movement en Angleterre et l'Union Ouvrière en Allemagne ! Vous êtes les précurseurs des soviets en Europe. Hardi ! vous êtes les premières organisations pour mener avec les Partis communistes, contre le capitalisme en Europe Occidentale, la lutte de la Révolution !

Camarade Lénine, vous voulez nous forcer, nous autres d'Europe occidentale, qui sommes sans alliés en face d'un capitalisme maintenant encore tout à fait puissant, extrêmement organisé (organisé dans toutes les branches et en tous sens) et fortement armé, et qui pour cela avons besoin des meilleures et plus fortes armes, à en utiliser de mauvaises. Nous, qui voulons organiser la Révolution dans les usines et d'après les usines, vous voulez nous imposer ces misérables syndicats. La révolution en occident ne peut être organisée que

sur la base d'usine et dans les usines, et doit par conséquent l'être ainsi, puisque c'est là que le capitalisme est si hautement organisé dans tous les sens, économiquement et politiquement, et puisque les ouvriers (en dehors du Parti communiste) n'ont pas d'autre arme solide. (Les russes étaient armés et avaient les paysans pauvres. Ce que les armes et l'aide des paysans pauvres étaient pour les russes, la tactique et l'organisation doivent en ce moment l'être pour nous). Et à ce moment même vous préconisez les syndicats. Nous qui devons, pour des raisons psychologiques et matérielles, au milieu de la révolution, lutter contre les syndicats — vous voulez nous empêcher de mener cette lutte. Nous ne pouvons lutter que par la scission et vous vous mettez en travers. Nous voulons former des groupes qui donnent l'exemple, seul moyen de montrer au prolétariat ce que nous voulons, et vous nous défendez de donner l'exemple. Nous voulons élever le niveau du prolétariat occidental et vous nous mettez des bâtons dans les roues.

Vous ne voulez pas de la scission, des nouvelles formations, ni, par conséquent, de l'élévation à un niveau supérieur !

Et pourquoi ?

Parce que vous voulez avoir les grands partis et les grands syndicats dans la III<sup>e</sup> Internationale.

Cela nous paraît être de l'opportunisme, de l'opportunisme de la pire espèce (\*).

---

(\*) L'exemple suivant peut donner une idée du chaos où cet opportunisme nous mène : Il est des pays où, à côté des syndicats réformistes existent des organisations syndicalistes qui, tout en étant mauvaises, luttent mieux que les

Vous agissez maintenant dans la III<sup>e</sup> Internationale, tout autrement que jadis dans le parti des maximalistes. Ce dernier fut conservé très « pur » et l'est peut-être toujours encore. Tandis que dans l'Internationale on doit accueillir d'après vous tout de suite ceux qui sont communistes pour une moitié, pour un quart et même pour un huitième.

C'est une malédiction sur le mouvement ouvrier : dès qu'il a obtenu un certain « pouvoir », il tend à l'augmenter par des moyens sans principes. La social-démocratie elle-aussi était « pure » à son origine, dans presque tous les pays. La plupart des des actuels social-patriotes étaient de véritables marxistes. On gagna les masses par la propagande marxiste. Mais aussitôt qu'on eut atteint quelque puissance, on l'abandonna.

Vous vous conduisez maintenant, vous et la III<sup>e</sup> Internationale, de la même façon qu'autrefois les social-démocrates. Naturellement aujourd'hui, non plus dans les limites nationales, mais à l'échelle internationale. La révolution russe l'a emporté par la « pureté », par la fermeté des principes. A l'heure actuelle le prolétariat dispose par elle d'un certain « pouvoir ». Il faudrait étendre maintenant ce pouvoir sur toute l'Europe. Et voilà qu'on abandonne l'ancienne tactique !!

premières. Les thèses de Moscou réclament l'entrée de ces organisations syndicalistes dans les grandes organisations réformistes. Ainsi il forcent souvent les communistes à devenir des briseurs de grève, comme, par exemple, en Hollande. Mais il y a plus fort : l'Union Ouvrière allemande est condamnée parce qu'elle est sur le terrain de la scission. Mais que fait l'Internationale ? Elle bâtit une nouvelle Internationale syndicale l....

Au lieu d'appliquer maintenant aussi à tous les autres pays cette tactique éprouvée, et de renforcer ainsi de l'intérieur la III<sup>e</sup> Internationale, on fait présentement volteface et tout comme la social-démocratie jadis, on passe à l'opportunisme. Voici qu'on fait tout entrer : les syndicats, les Indépendants, le centre français, une portion du Labour-Party.

Pour sauver les apparences du marxisme, on pose des conditions, qu'il faut **signer** (!!). Kautsky, Hilferding, Thomas, etc., sont mis à l'index. Mais les grosses masses, l'élément moyen est admis à rentrer, et tous les moyens sont bons pour l'inciter à le faire. Pour que le centre se renforce mieux, les « gauchistes » ne sont pas admis s'il ne veulent pas passer au centre ! **Les tout meilleurs éléments révolutionnaires**, tels que le K. A. P. D. **sont ainsi tenus à l'écart !**

Et quand on a une fois rallié la grande masse sur une ligne moyenne, on s'ébranle tous ensemble sous la discipline de fer, sous des chefs qu'on a mis à l'épreuve de cette manière extraordinaire.

Pour aller où? — A l'abîme.

A quoi bon les principes imposants, les thèses brillantes de la III<sup>e</sup> Internationale si, dans la pratique, on est opportuniste ?

La II<sup>e</sup> Internationale aussi avait les plus beaux principes, mais elle a sombré sur cette pratique.

Nous, les gauchistes, ne voulons pas de cela. Nous voulons d'abord former en Europe occidentale, précisément comme jadis les Bolchevicks en Russie, des noyaux très solides, très conscients, et très forts (même s'ils doivent être petits au début). Et quand une fois nous les aurons, nous les agrandirons. Mais toujours sur un terrain de

plus en plus solide, de plus en plus fort, de plus en plus « pur ». C'est seulement de cette manière que nous pouvons vaincre en Europe occidentale. A cause de cela nous repoussons tout à fait votre tactique, camarade.

Vous dites, camarade, que nous autres, membres de la Commission d'Amsterdam, avons oublié ou n'avons pas appris les leçons des révolutions antérieures. Eh bien ! camarade, je me souviens très bien d'un fait qui a trait aux révolutions passées. C'est le suivant : les partis d' « extrême gauche » y ont toujours joué un rôle éminent, de premier plan. C'était le cas dans la révolution hollandaise contre l'Espagne, dans la révolution anglaise, dans la révolution française, dans la Commune, et dans les deux révolutions russes.

Or il y a, quant au développement du mouvement ouvrier, deux courants dans la révolution ouest-européenne : le radical et l'opportuniste. Ils ne peuvent en venir à une bonne tactique, à l'unité, que par une lutte mutuelle. Mais le courant radical est de beaucoup le meilleur, malgré que dans quelques détails peut-être, il aille trop loin. Et vous, camarade Lénine, vous soutenez le courant opportuniste !

Et ce n'est pas tout ! L'Exécutif de Moscou, les chefs russes d'une révolution qui n'a vaincu que par l'aide d'une armée de millions de paysans pauvres, veulent imposer leur tactique au prolétariat ouest-européen, qui est et doit être seul.

Et pour arriver à cela, ils brisent, comme vous, le meilleur courant en Europe occidentale !

Quelle bêtise incroyable, et surtout quelle dialectique !

Quand la révolution éclatera dans l'occident

d'Europe, vous verrez ce qu'il en sera du rêve bleu de cette tactique ! Mais le prolétariat sera la victime.

Vous, camarade, et l'Exécutif à Moscou, savez que les syndicats sont des puissances contre-révolutionnaires. Cela résulte clairement de vos thèses. Malgré cela vous voulez les conserver. Vous savez aussi que l'Union Ouvrière, c'est-à-dire les organisations d'usine, le Rank and File Movement sont des organisations révolutionnaires. Vous dites vous-mêmes dans vos thèses, que les organisations d'usine doivent être et sont notre but. Malgré cela vous voulez les étouffer. Vous voulez étouffer les organisations dans lesquelles les ouvriers, chaque ouvrier, et par conséquent la masse, peut atteindre à la force et à la puissance, et vous voulez conserver celles dans lesquelles la masse est un instrument mort dans la main des chefs. De cette manière vous voulez mettre les syndicats en votre pouvoir, au pouvoir de la III<sup>e</sup> Internationale.

Pourquoi voulez-vous cela ? Pourquoi suivez-vous cette mauvaise tactique ? Parce que vous voulez avoir des masses autour de vous, quelque-elles soient, avant tout. Parce que vous estimez que si seulement vous avez des masses qui vous soient soumises par une discipline ferme et centralisée (d'une façon communiste, demi-communiste, ou pas du tout communiste...), vous, les chefs, arriverez bien à la victoire.

En un mot : — Parce que vous menez une politique de chef.

La politique de chef, n'est pas la politique qui veut des chefs et la centralisation — sans lesquelles on ne peut rien obtenir (pas plus que sans parti), mais elle est la politique qui rassemble les

masses sans les consulter sur leurs convictions et leurs sentiments, et qui pense que les chefs peuvent vaincre, si seulement ils ont de grandes masses autour d'eux.

Mais cette politique, que vous et l'Exécutif préconisez actuellement dans la question syndicale, n'aura pas de succès dans l'occident européen. Car le capitalisme est maintenant encore bien trop puissant, et le prolétariat est bien trop réduit à ses propres forces. Elle échouera comme celle de la deuxième Internationale.

Ici, les ouvriers doivent devenir puissants par eux-mêmes d'abord, ensuite par vous, leurs chefs. Ici, le mal, la politique de chef, doit être détruit dans sa racine.

Avec votre tactique dans la question syndicale, vous et l'Exécutif de Moscou, vous avez prouvé avec succès que, **si vous ne changez pas cette tactique, vous ne pourrez pas conduire la révolution Ouest-européenne.**

Vous dites que la « gauche », quand elle prétend appliquer sa tactique, ne sait que palabrer. Eh bien, camarade, la « gauche » n'a encore eu que peu ou pas l'occasion d'agir dans d'autres pays. Mais regardez seulement vers l'Allemagne, considérez la tactique et l'activité du K. P. A. D. lors du Putsch de Kapp et vis-à-vis de la révolution russe, et vous serez obligé de retirer vos paroles.

### LE PARLEMENTARISME

Il reste encore à défendre la Gauche contre vous dans la question du Parlementarisme (\*). La ligne de gauche, aussi dans cette question, repose sur les mêmes raisons générales et théoriques que dans la question syndicale : Isolement du prolétariat, puissance énorme de l'ennemi, nécessité pour la masse de s'élever à la hauteur de sa tâche, de ne se fier, avant tout, qu'à elle-même, etc. Je n'ai pas besoin d'exposer à nouveau toutes ces raisons.

Mais il y en a ici encore quelques-unes de plus que dans la question syndicale.

Tout d'abord : Les ouvriers, et, en général, les masses travailleuses de l'Ouest - Europe sont tout à fait sous la dépendance idéologique de la culture bourgeoise, des idées bourgeoises et, par conséquent, du système représentatif et du parlementarisme bourgeois, de la démocratie bourgeoise. A un degré beaucoup plus élevé que les ouvriers de l'Europe orientale.

Chez nous l'idéologie bourgeoise s'est emparée de toute la vie sociale, et, par conséquent, aussi politique, elle a pénétré plus profondément dans la tête et dans le cœur des ouvriers. C'est là-dedans qu'ils ont été élevés, qu'ils ont grandi, de-

---

(\*) Au début j'ai pensé que c'était là une question secondaire. L'attitude opportuniste du Spartacusbund lors du Putsch de Kapp et celle que vous adoptez dans votre brochure, même en cette matière, m'ont persuadé que c'était là une question très importante.

puis des siècles déjà. Ils sont saturés des idées bourgeoises.

Le camarade Pannekoek décrit très proprement cette situation dans la revue « Communisme » de Vienne.

« L'expérience allemande nous place en face du grand problème de la révolution dans l'Ouest-Europe. Dans ces pays le mode de production bourgeois et la culture séculaire hautement développée qui lui est liée, ont marqué profondément sur la manière de sentir et de penser des masses populaires. Par cela même leur caractère intime et spirituel est tout à fait autre que dans les pays orientaux qui n'ont jamais connu cette domination bourgeoise. Et c'est là que réside, avant tout, la différence du cours révolutionnaire dans l'est et dans l'ouest de l'Europe. En Angleterre, France, Hollande, Scandinavie, Italie, Allemagne, fleurissait, dès le moyen-âge, une forte bourgeoisie, sur la base d'une production petit-bourgeoise et capitaliste primitive. Et lorsque le féodalisme fut renversé il se développa également à la campagne une classe forte et indépendante de paysans, qui fut aussi la maîtresse de sa propre petite économie. Sur cette base s'est épanoui la vie spirituelle bourgeoise, en une solide culture nationale. Il en fut ainsi au premier chef dans les états côtiers tels que l'Angleterre, la France, qui marchèrent en tête du développement capitaliste. Par l'assujettissement de toute l'économie à sa direction, par le rattachement même des fermes les plus éloignées à la sphère de son économie mondiale, le capitalisme, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, a élevé le niveau de cette culture nationale, l'a raffinée, et par ses moyens spirituels de propagande — la presse,

l'école et l'église — il a forgé sur ce modèle le cerveau populaire, qu'il s'agisse des masses prolétariées qu'il a attirées à la ville ou de celles qu'il a laissées à la campagne.

« Ces considérations sont valables non seulement pour les pays d'origine du capitalisme mais aussi, toutefois sous une forme un peu différente, pour l'Australie et l'Amérique, où les européens ont fondé de nouveaux Etats, de même que pour les pays du Centre-Europe, telle que l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie, où le nouveau développement capitaliste a pu se greffer sur l'ancienne économie retardataire et sur la culture petit-bourgeoise. Le capitalisme trouva, en pénétrant dans les pays de l'Est-Europe, un tout autre matériel et de toutes autres traditions. En Russie, en Pologne, en Hongrie et dans les pays à l'Est de l'Elbe, plus de classe bourgeoise forte pour dominer traditionnellement la vie spirituelle. La situation agraire, grande propriété foncière, féodalisme patriarcal, communisme du village, donnaient le ton à l'idéologie ».

Dans ce passage, le camarade Pannekoek, mis en face du problème idéologique, a frappé au bon endroit. Beaucoup mieux que nous ne l'avons jamais fait de notre côté il a fait ressortir sur le terrain idéologique la différence entre l'Europe orientale et occidentale et il a donné, à ce point de vue, la clef d'une tactique révolutionnaire pour l'Ouest-Europe.

Si l'on établit la liaison entre cela et la cause matérielle de la puissance ennemie, autrement dit avec le capital financier, alors toute la tactique devient claire.

Mais on peut dire davantage encore au sujet du problème idéologique. La liberté bourgeoise, la

puissance du parlement, ont été, en Ouest-Europe, une conquête des générations antérieures, des ancêtres, dans leur lutte libératrice; conquête utilisée par les possédants, mais réalisée par le peuple. Le souvenir de ces luttes est encore une tradition profondément enracinée dans le sang du peuple. Une révolution est, en effet, le souvenir le plus profond d'un peuple. La pensée qu'être représenté au parlement est une victoire, est inconsciemment comme une force immense et tranquille. Cela est surtout le cas dans les plus vieux pays de bourgeoisie, où ont eu lieu des luttes longues et répétées pour la liberté; en Angleterre, en Hollande et en France. Et aussi, mais dans une moindre mesure, en Allemagne, en Belgique et dans les pays Scandinaves. Un habitant de l'Est ne peut probablement pas s'imaginer de quelle force peut être cette influence.

En plus, les ouvriers ont lutté ici, souvent pendant beaucoup d'années, pour le suffrage universel, et ils l'ont acquis dans la lutte; soit directement soit indirectement. Cette victoire eût, à son temps, ses résultats. La pensée et le sentiment sont généraux, suivant lesquels c'est réaliser un progrès et une victoire, que d'avoir des représentants dans le parlement bourgeois et de leur commettre ses propres intérêts. Il ne faut pas sous-estimer non plus la force de cette idéologie.

Et, enfin, la classe ouvrière de l'Ouest-Europe est tombée, par le réformisme, sous la coupe des parlementaires, qui l'ont menée à la guerre, à l'alliance avec le capitalisme. Cette influence du réformisme aussi est colossale. Pour toutes ces causes l'ouvrier est devenu l'esclave du parlement,

qu'il laisse agir seul. Lui-même n'agit plus (\*).

Vient la Révolution. Maintenant il doit faire tout par lui-même. L'ouvrier doit lutter seul avec sa classe contre le formidable ennemi, doit mener la lutte la plus terrible qui se soit jamais vue au monde. Aucune tactique des chefs ne peut l'aider. Toutes les classes forment une barrière abrupte devant lui, et aucune n'est avec lui. Au contraire, s'il fait confiance à ses chefs ou à d'autres classes au parlement, un grand danger le menace — qu'il ne retombe dans son ancienne faiblesse en laissant agir les chefs, qu'il ne s'en remette à son parlement, qu'il ne se confine dans la fiction selon laquelle d'autres peuvent faire la révolution pour lui, qu'il ne poursuive des illusions, qu'il ne reste enfermé dans l'idéologie bourgeoise.

Cette attitude des masses vis-à-vis des chefs est encore très bien décrite par le camarade Pannekoek :

« Le parlementarisme est la forme typique de la lutte par le moyen des chefs, où les masses elles-mêmes jouent un rôle secondaire. Sa pratique consiste dans le fait que des députés, des personnalités particulières, mènent la lutte essentielle. Ils doivent, par conséquent, éveiller dans les masses l'illusion que d'autres peuvent mener la lutte pour elles. Jadis on croyait que les chefs pourraient obtenir des réformes importantes pour les ouvriers par la voie parlementaire, ou même avait cours l'illusion que les parlementaires pour-

---

(\*) Cette grande influence, toute cette idéologie de l'Ouest-Europe, des Etats-Unis et des colonies anglaises n'est pas comprise dans l'Est-Europe, dans la Turquie et aux Balkans (pour ne pas parler de l'Asie).

raient réaliser la révolution socialiste par des mesures législatives. Aujourd'hui, que le parlementarisme a un air plus modeste, on met en avant l'argument que les députés peuvent faire une grande propagande pour le communisme au parlement. Mais toujours l'importance décisive est attribuée aux chefs. Naturellement, se sont dans cette situation les gens du métier qui dirigent la politique — au besoin sous le déguisement démocratique des discussions et résolutions de congrès. L'histoire de la social-démocratie est, sous ce rapport, une leçon d'efforts inutiles pour que les membres du parti en déterminent eux-mêmes la ligne politique. Là où le prolétariat lutte par la voie parlementaire, tout cela est inévitable, aussi longtemps que les masses n'ont pas créé des organes pour leur propre action, c'est-à-dire là où la révolution est encore à venir. Mais aussitôt que les masses entrent en scène par elles-mêmes, pour décider et agir, les méfaits du parlementarisme surchargent la balance.

Le problème de la tactique consiste à trouver les moyens d'extirper la mentalité traditionnelle bourgeoise dominante hors de la masse des prolétaires dont elle affaiblit les forces. Tout ce qui renforce à nouveau la conception traditionnelle est nuisible. Le côté le plus solide, le plus tenace de cette mentalité est, justement, leur dépendance vis-à-vis des dirigeants, auxquels ils abandonnent la solution de toutes les questions générales, la direction de leurs intérêts de classe. Le parlementarisme a la tendance inévitable de paralyser l'activité des masses nécessaire à la révolution. Qu'on prononce de beaux discours pour réveiller l'action révolutionnaire! L'activité révolutionnaire ne

prend pas sa source dans de telles phrases, mais seulement dans la nécessité dure et difficile lorsqu'il n'y a pas d'autre issue.

La révolution exige encore quelque chose de plus que le combat des masses qui renverse un système gouvernemental, dont nous savons qu'il ne peut pas être provoqué mais ne peut avoir son origine que dans le besoin profond des masses. La révolution exige que le prolétariat prenne en main les grandes questions de la reconstruction sociale, les décisions les plus difficiles, qu'il entre tout entier dans le mouvement créateur. Et cela est impossible si d'abord l'avant-garde, puis des masses toujours plus larges ne prennent pas les choses en main, ne se considèrent pas comme responsables, ne se mettent pas à chercher, à faire de la propagande, à lutter, à essayer, à penser, à peser, à oser et à exécuter jusqu'au bout. Mais tout cela est difficile et pénible; tant que la classe ouvrière est portée à croire à la possibilité d'un chemin plus facile où des autres agissent à sa place — mènent l'agitation d'une tribune élevée, prennent des décisions, donnent le signal pour l'action, font des lois — elle hésitera et demeurera passive sous le poids de la vieille mentalité et des vieilles faiblesses. »

Les ouvriers de l'Europe occidentale doivent — il faut répéter cela mille fois et, s'il est nécessaire, même cent mille, un million de fois (et celui qui n'a pas compris et tiré cela des événements depuis novembre 1918 est un aveugle, même s'il s'agit de vous, camarade) les ouvriers de l'occident doivent agir avant tout par eux-mêmes, non seulement sur le terrain syndical, mais aussi sur le terrain politique. Puisqu'ils sont seuls et qu'aucune

ruse tactique des chefs ne saurait les aider. C'est d'eux-mêmes que doit sortir la plus grande force d'impulsion. Ici, pour la première fois, à un degré plus élevé qu'en Russie, l'émancipation de la classe ouvrière sera l'œuvre des ouvriers eux-mêmes. C'est pour cela que les camarades de la « gauche » ont raison lorsqu'ils disent aux camarades allemands : ne participez pas aux élections, boycottez le parlement. Politiquement il faut que vous fassiez tout vous-mêmes. Vous ne l'emporterez pas tant que vous n'aurez pas conscience de cette vérité et que vous n'agirez pas en conformité. Vous vaincrez seulement si vous agissez ainsi pendant deux, cinq, dix ans et si vous vous y efforcez homme par homme, groupe par groupe, de ville en ville, de province en province, enfin, dans tout le pays, comme Parti, comme Union, comme Conseils d'usine, comme Masse, comme Classe enfin. Par l'exemple et la lutte toujours renouvelés, à travers les défaites, il arrivera que vous formerez bloc dans votre grande majorité et, après avoir passé par cette école, vous pourrez former une masse grande et homogène.

Mais les camarades, les gauchistes du K.A.P.D. auraient commis une lourde faute s'ils avaient préconisé cette ligne rien que par les mots, par la propagande. Dans cette question politique, la lutte et l'exemple ont encore plus d'importance que dans la question syndicale.

Les camarades du K.A.P.D. étaient pleinement dans leur droit et obéissaient à une nécessité historique en se séparant tout de suite du Spartacusbund, en scissionnant avec lui ou plutôt avec sa centrale — quand celle-ci ne voulut plus supporter cette propagande. En effet, le prolétariat

allemand et les ouvriers de l'Europe occidentale avaient besoin, avant tout, d'un exemple. Il fallait que parmi ce peuple d'esclaves politiques, que dans ce monde d'opprimés de l'Europe occidentale surgît un groupe qui fut un exemple de lutteurs libres, sans chefs, c'est-à-dire sans chefs de l'ancienne sorte. Sans députés au parlement.

Et cela toujours non parce que c'est beau ou bon ainsi, ou parce que c'est héroïque et merveilleux, mais parce que le peuple travailleur allemand et occidental est seul dans cette terrible lutte, il ne peut espérer aucun secours des autres classes ou de l'intelligence des chefs. Une seule chose peut le soutenir, la volonté et la décision des masses, homme par homme, femme par femme, ensemble.

A cette tactique, fondée sur des raisons si profondes, s'oppose la participation au parlement, qui ne peut que nuire à cette juste ligne; et le dommage est infiniment plus grand que le petit avantage de la propagande (par le moyen de la tribune parlementaire). Et à cause de cela la gauche repousse le parlementarisme.

Vous dites que le camarade Liebknecht pourrait, s'il était vivant, faire un travail merveilleux au Reichstag. C'est ce que nous nions. Il ne pourrait manœuvrer politiquement là où les partis de la grande et petite bourgeoisie forment bloc contre nous. Et il ne gagnerait ainsi pas mieux les masses qu'en dehors du parlement. Au contraire, une très grande partie de la masse se satisferait de ses discours et sa présence au parlement serait ainsi nuisible (\*).

---

(\*) L'exemple du camarade Liebknecht prouve justement la justesse de notre tactique. Avant la révolution, lorsque

Sans doute un tel travail de la « gauche » durera des années et les gens qui désirent, pour des raisons quelconques, des succès immédiats, de plus forts chiffres d'adhésions et de suffrages, de grands partis et une Internationale puissante (en apparence) devront attendre longtemps encore. Mais ceux qui comprennent que la victoire de la révolution en Allemagne et en Europe occidentale ne sera une réalité que si un très grand nombre, que si la masse des ouvriers commence à mettre sa confiance en soi-même, seront satisfaits de cette tactique.

Camarade, connaissez-vous tout l'individualisme bourgeois de l'Angleterre, sa liberté bourgeoise, sa démocratie parlementaire, tels qu'ils se sont développés pendant six ou sept siècles ? Tels qu'ils sont : infiniment différents de la situation en Russie ? Savez-vous, combien profondément ces idées sont enracinées dans chaque individu, y compris les prolétaires, en Angleterre et dans ses colonies ? Connaissez-vous cette structure unifiée en un immense ensemble ? Son importance générale, dans la vie sociale et personnelle ? Je crois qu'aucun russe, aucun est-européen ne les connaît. Si vous les connaissiez, vous admireriez ceux d'entre les ouvriers anglais qui osent se dresser radicalement contre cet immense édifice, contre la plus grande

---

l'impérialisme était à l'apogée de sa puissance et les lois d'exception de la période de guerre étouffaient tout mouvement, il put exercer par ses protestations au parlement une grande influence, mais pendant la révolution elle n'eut plus d'effet. Aussitôt que les ouvriers auront pris leur destinée en mains propres nous devons laisser le parlementarisme.

construction politique du capitalisme dans le monde entier.

Pour arriver à cette attitude, si elle est pleinement consciente, il ne leur faut sans doute pas un sens révolutionnaire moins développé qu'à ceux qui ont rompu les premiers avec le tzarisme ? Cette rupture avec toute la démocratie anglaise signifie déjà la révolution anglaise en germe.

Car, cette action se fait avec la décision la plus ferme comme cela doit être le cas dans cette Angleterre forte d'un passé historique gigantesque et de puissantes traditions. Parce que le prolétariat anglais représente la plus grande force (il est proportionnellement le plus fort du monde), voilà qu'il se dresse tout-à-coup en face de la bourgeoisie la plus forte du monde, qu'il se dresse dans toute sa force et rejette soudain toute la démocratie anglaise, bien que, dans son pays, la révolution ne soit pas encore là.

Tout cela, son avant-garde, la gauche, l'a déjà accompli, tout comme l'avant-garde allemande, le K. A. P. D. Et pourquoi l'a-t-elle fait ? Parce qu'elle sait que la classe ouvrière est isolée, qu'aucune classe de toute l'Angleterre ne l'aide et que le prolétariat par lui-même avant tout, et non par ses chefs, doit lutter et vaincre avec son avant-garde (\*).

Le prolétariat anglais montre, par l'exemple de son avant-garde, comment il veut lutter : Seul

---

(\*) Sans doute l'Angleterre n'a pas de paysans pauvres qui pourraient soutenir le capital. Mais elle a, par contre, une classe moyenne d'autant plus grande et plus liée avec le capitalisme.

contre toutes les classes de l'Angleterre et de ses colonies.

Et de nouveau, comme l'avant-garde allemande : en donnant un exemple. En créant un parti communiste qui repousse le parlement il crie à toute la classe ouvrière de l'Angleterre : Rompez avec le parlement, le symbole de la puissance capitaliste. Formez votre propre parti et vos propres organisations d'usines. Ne vous appuyez que sur vous-mêmes.

Cela devait se produire enfin en Angleterre, cette fierté et cet orgueil ouvrier nés au sein du capitalisme le plus grand. Et maintenant que cette action a commencée, elle se fait toute en bloc.

Ce fut une journée historique, camarade, lorsque au cours de cette assemblée, au mois de juin, fut fondé le premier parti communiste, et qu'il rompit avec toute la constitution et l'organisation de l'Etat en vigueur depuis sept siècles. J'aurais désiré que Marx et Engels y fussent. Je crois qu'ils auraient éprouvé un immense plaisir s'ils avaient pu voir ces ouvriers anglais rejeter l'Etat anglais, prototype de tous les Etats bourgeois du monde, centre et forteresse du capital mondial depuis des siècles déjà, dominateur d'un tiers de l'humanité, s'ils avaient pu les voir rejeter cet Etat et son parlement.

Il y a d'autant plus de raison d'employer cette tactique en Angleterre, que le capitalisme anglais est prêt à soutenir le capitalisme dans tous les autres pays et n'hésitera certainement pas à faire venir de toutes les parties du monde des troupes de renfort contre n'importe quel prolétariat étranger et en particulier contre le sien. La lutte du prolétariat anglais est donc une lutte contre le

capital mondial. Raison de plus pour que le communisme anglais donne l'exemple le plus haut et le plus clair, qu'il soutienne d'une façon exemplaire la cause du prolétariat mondial par sa lutte et par son exemple (\*).

Ainsi il devrait toujours exister un groupe qui tire toutes les conséquences de sa position dans la lutte. Les groupes de ce genre sont le sel de l'humanité.

Mais maintenant, après avoir défendu théoriquement l'antiparlementarisme, je dois envisager en détail votre défense du parlementarisme. Vous le défendez (pages 36 - 68) pour l'Angleterre et l'Allemagne. Mais votre argumentation s'applique seulement à la Russie (à la rigueur à quelques autres pays est-européens) mais non pas à l'Europe occidentale. C'est sur ce point, comme je l'ai déjà dit, que vous faites erreur. A cause

---

(\*) Il existe, en Angleterre, plus encore que dans les autres pays le danger de l'opportunisme. Ainsi il paraît qu'aussi notre camarade Sylvia Pankhurst qui, tout en n'ayant pas approfondi suffisamment peut-être ses idées par l'étude, n'en fut pas moins un bon précurseur du mouvement de gauche, par tempérament, instinct et expérience, aurait changé d'avis. Elle abandonne la lutte antiparlementaire, c'est-à-dire un point essentiel de sa lutte contre l'opportunisme pour l'avantage immédiat de l'unité. Elle suit ainsi le chemin parcouru déjà par des milliers de dirigeants du mouvement ouvrier anglais : transfuge à l'opportunisme et, en dernier conséquence, à la bourgeoisie. Cela n'a rien d'extraordinaire — mais le fait que c'est vous, camarade Lénine, qui l'avez entraînée et convaincue, elle, la seule dirigeante conséquente, et hardie de l'Angleterre, cela est un rude coup pour la révolution russe et mondiale.

de cette conception fausse vous devenez d'un chef marxiste un chef opportuniste. A cause de cette conception, vous, chef marxiste radical pour la Russie et probablement quelques autres pays de l'Europe orientale, vous tombez dans l'opportunisme quand il s'agit de l'Europe occidentale. Et votre tactique pousserait tout l'ouest à sa perte, si elle était acceptée. C'est ce que je vais prouver en réfutant en détail votre argumentation.

Camarade, quand j'ai lu le développement des vos arguments, de la page 36 à la page 68, je fus poursuivi constamment par un souvenir.

Je pensais être de nouveau au congrès de l'ancien parti social-patriote hollandais et y écouter un discours de Troelstra. Quand il dépeignait aux ouvriers les grands avantages de la politique réformiste, quand il parlait des ouvriers qui n'étaient pas encore social-démocrates et que nous devions amener à nous par des compromis. Quand il parlait des alliances que nous pouvions contracter (transitoirement, bien entendu) avec les partis de ces ouvriers, des « divisions » entre les partis bourgeois qu'il fallait utiliser. C'est à peu près ainsi, non, c'est identiquement ainsi, mot par mot, que vous nous parlez, camarade Lénine, à nous autres ouest-européens !!

J'ai dû très souvent prendre la parole pour l'opposition (pendant les années qui ont précédé 1909, date de notre exclusion).

Et je me rappelle, comme nous, les camarades marxistes étions assis tout au fond de la salle, un petit nombre, quatre ou cinq : Henriette Roland-Holst, Pannekoek et quelques autres encore. Troelstra s'exprima tout à fait comme vous — fut entraînant, persuasif. Et je me rappelle égale-

ment comme au milieu du tonnerre des applaudissements, des brillantes phrases réformistes et des calomnies contre les marxistes, les ouvriers de la salle se retournèrent pour contempler ces « idiots » ces ânes et ces imbéciles enfantins, ainsi que nous qualifia Troelstra — et ainsi que vous faites, à peu de chose près. C'est ainsi que les choses se sont probablement passées au congrès de l'Internationale à Moscou, quand vous y avez parlé contre les marxistes « gauchistes ». Lui, Troelstra — tout comme vous, camarade — exposa ses pensées avec tant de persuasion, avec tant de logique dans sa méthode, que je pensais moi-même par moment qu'il avait raison.

Mais savez-vous ce que je pensais alors en l'écoutant, quand je commençais à douter de moi-même ? J'avais un moyen qui ne me trompait jamais. C'était un passage du programme du parti : **Tu dois toujours agir et parler de manière à réveiller et à fortifier la conscience de classe des ouvriers.** Je me demandais alors : Oui ou non, la conscience de classe des ouvriers est-elle fortifiée par ce que dit cet homme ? Et je comprenais tout de suite que ce n'était pas le cas, et que par conséquent j'avais raison.

J'ai éprouvé la même chose en lisant votre brochure. J'écoutais vos arguments opportunistes en faveur de l'alliance avec les partis non-communistes, du compromis avec les bourgeois. J'étais entraîné. Tout paraissait si brillant, si clair et beau, et si logique dans votre méthode. Mais ensuite je me suis répété, comme jadis, une question que je me suis composé depuis quelques temps contre les opportunistes du communisme. C'est la suivante : ce que le camarade dit là, est-ce

fait pour pousser la volonté des masses vers l'action, vers la révolution, la véritable, en Europe occidentale, oui ou non? Et ma tête et mon cœur ont dit en même temps non à votre brochure.

Alors j'ai su tout de suite, camarade Lénine, avec toute la certitude que peut avoir un homme, que vous avez tort.

Je pense recommander ce moyen aux camarades de la gauche. Camarades, dans les luttes difficiles contre les communistes opportunistes, luttes qui nous attendent dans tous les pays (ici en Hollande elles durent depuis trois années déjà) si vous voulez savoir si vous avez raison et pourquoi, posez-vous cette question.

Vous vous servez, dans votre lutte contre nous, camarade, de trois arguments seulement, qui toujours réapparaissent isolés ou mêlés les uns aux autres dans toute votre brochure.

Les voici :

1° Utilité de la propagande dans le parlement pour la conquête des ouvriers et des éléments petit-bourgeois.

2° Utilité de l'action parlementaire pour l'exploitation des « divisions » entre les partis et pour le compromis avec tels ou tels d'entre eux.

3° Exemple de la Russie, où cette propagande et ces compromis ont donné de si excellents résultats.

D'autres arguments, vous n'en avez pas. Je vais maintenant répondre à ceux-là, dans l'ordre.

Prenons le premier argument, la propagande au parlement. Cet argument est de très peu de poids. Car les ouvriers non-communistes, c'est-à-dire les social-démocrates, les chrétiens et les partisans des autres tendances bourgeoises, n'appren-

nent ordinairement rien par leurs journaux de ce que peuvent être nos interventions parlementaires. Nous les touchons seulement par nos réunions, nos brochures et nos journaux.

Nous autres, — je parle souvent au nom du K. A. P. D. — nous les influençons au contraire surtout par l'action (en temps de révolution — c'est de cela que nous parlons en ce moment). Dans toutes les villes et villages de quelque importance, ils nous voient à l'œuvre. Ils voient nos grèves, nos combats de rue, nos conseils. Ils entendent nos mots d'ordre. Ils nous voient marcher à l'avant-garde. Voilà la propagande la meilleure, décisive par excellence. Mais elle ne se fait pas au parlement.

Les ouvriers non communistes, les éléments petit-bourgeois et petit-paysans peuvent donc être aisément touchés, sans recourir à l'action parlementaire. Ici, je dois réfuter particulièrement un passage de la brochure sur la « Maladie Infantile », qui montre bien clairement jusqu'où l'opportunisme vous mène, camarade.

D'après vous, page 52, le fait que les ouvriers allemands passent en masse au parti Indépendant et non pas au parti communiste, est la conséquence de l'attitude négative des communistes vis-à-vis du parlement. Ainsi les masses ouvrières de Berlin, auraient été presque acquises à la révolution par la mort de nos camarades Liebknecht et Rosa Luxembourg, et par les grèves conscientes et les combats de rue des communistes. Il ne manquait plus qu'un discours du camarade Lévy au parlement! S'il avait seulement prononcé ce discours, les ouvriers seraient passés de notre côté et non pas dans le camp équivoque des indépen-

dants!! Non, camarade, cela n'est pas vrai, ils sont allés d'abord vers l'équivoque parce qu'ils craignaient encore la révolution, celle qui n'admet pas d'équivoque. Le passage de l'esclavage à la liberté procède avec hésitation.

Soyez prudent, camarade. Voyez où l'opportunisme vous mène déjà.

Votre premier argument est sans portée.

Et si nous considérons que la participation au parlement (pendant la révolution en Allemagne, en Angleterre et dans toute l'Europe occidentale) renforce chez les ouvriers l'idée que les chefs s'en tireront bien, et affaiblit l'idée qu'ils doivent tout faire eux-mêmes, nous voyons que cet argument, non seulement ne signifie rien de bon, mais est, au contraire, très nuisible.

Passons au second argument : l'utilité de l'action parlementaire (en période révolutionnaire) pour profiter des divisions entre les partis et passer des compromis avec tels ou tels d'entre eux.

Pour réfuter cet argument (en particulier par rapport à l'Angleterre et à l'Allemagne, mais aussi en général pour toute l'Ouest-Europe), je dois entrer un peu plus dans le détail que pour le premier. Une telle chose m'est difficile vis-à-vis de vous, camarade Lénine; il le faut pourtant. Toute cette question de l'opportunisme **révolutionnaire** (car il ne s'agit plus ici de l'opportunisme dans le réformisme mais dans la révolution) est bien pour nous, en Europe occidentale, une question de vie ou de mort. En elle-même, la réfutation est facile. Nous avons déjà cent fois répété cet argument, lorsque Troelstra, Henderson, Bernstein, Legien, Renaudel, Vandervelde, etc..., en un mot, tous les social-patriotes s'en servaient. Déjà Kautsky,

quand il était encore Kautsky, l'a réfuté. C'était l'argument capital des réformistes. Et jamais nous n'aurions pensé avoir à le combattre chez vous. Pourtant nous devons le faire. Soit!

L'avantage conféré par l'utilisation parlementaire des « divisions » est insignifiant, pour autant que sont insignifiantes, depuis des années et des dizaines d'années, ces mêmes « divisions ». Il n'y a plus que des divisions insignifiantes entre les partis de la grande bourgeoisie, non plus qu'entre eux et les partis de la petite bourgeoisie. Il en est ainsi en Allemagne et en Angleterre. Cela ne date pas de la révolution. Il en était déjà ainsi longtemps auparavant, à l'époque du développement lent. Tous les partis, y compris ceux de la petite-bourgeoisie et de la petite paysannerie se dressent depuis longtemps contre les ouvriers.

Entre eux-mêmes les différends sur la manière d'en user avec les ouvriers (**et à cause de cela sur les autres questions**) sont devenus minimes, ont même souvent disparu.

Cela est indéniable, en théorie et en pratique. Il en est ainsi en Europe occidentale, Allemagne et Angleterre.

La théorie nous apprend que le capital s'est concentré dans les banques, dans les trusts et monopoles, d'une façon formidable.

En effet, en Occident et particulièrement en Angleterre et en Allemagne, ces banques, trusts et cartels ont intégré presque tout le capital des diverses branches de l'industrie, du commerce, des transports, et même aussi en grande partie de l'agriculture. A cause de cela, toute l'industrie, petite ou grande, tout le transport, petit ou grand, tout le commerce, petit ou grand, et la majeure

partie de l'agriculture — de la grande et de la petite — sont devenus tout à fait dépendants du grand capital. Ils s'incorporent à lui.

Le camarade Lénine dit que le petit commerce, le petit transport, la petite industrie et l'agriculture sont vacillants entre le capital et les ouvriers. Cela est faux. C'était le cas en Russie, et, jadis, aussi chez nous. En Europe occidentale, en Allemagne et en Angleterre, ils dépendent maintenant si complètement du grand capital qu'ils ne vacillent plus. Le petit boutiquier, le petit industriel, le petit négociant sont tout à fait soumis à la puissance des trusts, des monopoles, des banques. Ceux-ci leur fournissent des marchandises et du crédit. Même le petit paysan dépend par sa coopérative et par les hypothèques, des trusts, des monopoles et des banques.

Camarade, cette partie de ma démonstration de la ligne de gauche est la plus importante, c'est d'elle que dépend toute la tactique pour l'Europe et l'Amérique.

Camarade, de quelles parties se composent ces couches inférieures qui se trouvent à proximité du prolétariat ? De boutiquiers, d'artisans, d'employés subalternes et de petits paysans.

Examinons-les donc en Europe occidentale. Venez avec moi, camarade, non seulement dans un grand magasin — ici la dépendance vis-à-vis du grand capital est évidente, — mais dans une modeste boutique de l'Ouest-Europe, au milieu d'un quartier de prolétaires pauvres. Regardez autour de vous. Que voyez-vous ? Toutes ou presque toutes ces marchandises, habits, aliments, outils, combustibles, etc., non seulement sont des produits de la grande industrie, mais très souvent

sont distribués par des trusts. Et il n'en est pas seulement ainsi dans les villes, mais aussi à la campagne. Les petits commerçants sont, en majorité déjà, des dépositaires du grand capital. En l'espèce, du capital financier, car c'est lui qui domine les grands fabrications, les trusts.

Regardez dans l'atelier d'un petit artisan, dans une ville ou à la campagne, peu importe. Ses matières premières, les métaux, le cuir, le bois, etc., viennent du grand capital, souvent déjà des monopoles, autrement dit par conséquent des banques. Et là où les fournisseurs de ces marchandises sont encore des petits capitalistes, ils dépendent quand même du capital financier.

Que sont les employés subalternes ? En Europe occidentale, ils sont en grande majorité les serviteurs du grand capital ou de l'Etat et des municipalités qui dépendent eux-mêmes du grand capital, donc, en fin de compte déjà aussi des banques. Le pourcentage d'employés de la couche la plus voisine du prolétariat qui est placé directement sous la dépendance du grand capital est très grand pour l'ensemble de l'Ouest-Europe, énorme en Allemagne et en Angleterre, ainsi qu'aux Etats-Unis et dans les colonies anglaises.

Les intérêts de ces couches sont donc liés aux intérêts du grand capital, et par suite, des banques.

J'ai déjà parlé des paysans pauvres et nous avons vu qu'il ne sont pas pour le moment susceptibles d'être conquis par le communisme, cela en raison des arguments que j'ai déjà donnés et aussi du fait qu'ils sont, par leur outillage, leurs ventes et leurs hypothèques, sous la dépendance du grand capital.

Que s'en suit-il, camarade ? Que la société et l'Etat moderne ouest-européens (et américains) forment un grand tout structural jusque dans ses branches et ses rameaux les plus éloignés, et qui est dominé, mis en mouvement et réglé entièrement par le capital financier ; que la société est ici un corps organisé, organisé suivant le mode capitaliste, mais organisé quand même ; que le capital financier est le sang de ce corps, qui coule dans tous les membres et les nourrit ; que ce corps est une unité organique et que toutes ses parties doivent à cette unité leur extrême vitalité, de sorte que toutes lui restent attachées jusqu'à la mort réelle. Toutes excepté le prolétariat qui, lui, crée le sang, la plus-value.

A cause de cette dépendance de toutes les classes par rapport au capital financier et de la puissance formidable dont il dispose, toutes les classes sont hostiles à la révolution, et le prolétariat est seul.

Et comme le capital financier est la puissance la plus souple et la plus adaptable du monde, et sait centupler encore son influence par le crédit, il maintient en faisceau la classe, la société et l'Etat capitalistes, même encore après cette terrible guerre, après la perte de milliers de milliards, et dans une situation qui nous apparaît déjà comme sa banqueroute.

Au contraire, il n'en rassemble que plus étroitement toutes les classes autour de lui ; prolétariat excepté, et organise leur lutte commune contre le prolétariat. **Cette puissance, cette souplesse, ce soutien mutuel de toutes les classes, sont capables de subsister longtemps encore lorsque la révolution aura éclaté.**

Certainement, le capital est terriblement affaibli. La crise vient et, avec elle, la révolution. Et je crois que la révolution sera victorieuse. Mais il existe deux causes qui maintiennent encore la solidité du capitalisme : ce sont l'esclavage spirituel des masses et le capital financier.

Notre tactique doit donc prendre pour base l'importance décisive de ces deux facteurs.

Il existe encore une cause pour laquelle le capital financier organisé réalise l'union de toutes les classes de la société en face de la révolution. C'est le grand nombre de prolétaires. Toutes les classes pensent que si elles pouvaient tirer des ouvriers (qui, en Allemagne, sont plus de vingt millions) des journées de dix, douze et quatorze heures de travail, il serait encore possible de sortir de la crise. Sur ce terrain aussi elles forment un front unique.

Telle est la situation économique de l'Europe occidentale.

En Russie, le capital financier n'atteignait pas ce degré de puissance et, à cause de cela les classes bourgeoises et petites-bourgeoises n'étaient pas solidaires. Il existait des divisions entre elles. C'est pourquoi, là-bas, le prolétariat n'était pas seul.

Dans ces causes économiques réside la base des faits politiques. C'est ainsi qu'en Ouest-Europe les classes inférieures dont nous avons parlé, votent en esclaves soumis pour leurs maîtres, les partis de la grande-bourgeoisie, et adhèrent à ces partis. Les petits gens n'ont, pour ainsi dire, pas de partis à eux en Allemagne ni en Angleterre, ni en général dans l'Europe occidentale.

Les choses étaient déjà très fortement avancées

dans ce sens, avant la révolution et avant la guerre. Mais la guerre a accentué cette tendance dans une mesure formidable. Par le chauvinisme et l'union sacrée. Mais surtout par la gigantesque trustification de toutes les forces économiques. Et la révolution est venue par là-dessus, imprimer à ce développement une extrême intensité : resserrement de tous les partis grands-bourgeois et rattachement à leur politique de tous les éléments petit-bourgeois et petit-paysans. (La révolution russe n'a pas éclaté pour rien. On sait maintenant partout à quoi il faut s'attendre).

En résumé, grand-bourgeois, agrariens, classe moyenne, paysannerie moyenne, couches inférieures de la bourgeoisie et de la paysannerie, tout cela forme bloc contre les ouvriers en Europe occidentale, et surtout en Allemagne et Angleterre. Par la vertu du monopolisme, des banques, des trusts, de l'impérialisme, de la guerre et de la révolution, tous se sont mis d'accord sur ce terrain (\*). Et comme la question ouvrière domine tout, ils sont, en fait d'accord sur les autres questions.

Camarade, je dois répéter ici la remarque que j'ai déjà faite à propos de la question paysanne (premier chapitre). Je sais très bien que ce n'est pas votre fait, mais celui des petits esprits dans notre parti, de n'avoir pas la force d'orienter la tactique suivant les lignes générales, de la subor-

---

(\*) La prolétarianisation, il est vrai, a fait des progrès énormes du fait de la guerre. Mais tout (quasiment tout) ce qui n'est pas prolétarien, se cramponne d'autant plus fort au capitalisme, le défend s'il le faut les armes à la main, et combat le communisme.

donner à de petits détours particuliers, et de concentrer leur attention sur les fragments des couches en question, qui échappent encore à la domination, à l'ensorcellement du grand capital.

Je ne conteste pas qu'il existe de tels fragments, mais je dis que la vérité concrète, la tendance générale en Ouest-Europe, consiste dans l'intégration de ces couches à la sphère du grand capital. Et c'est sur cette vérité générale que doit se fonder notre tactique !

Je ne conteste pas non plus qu'il puisse encore se produire des divisions. J'affirme seulement ceci : la tendance est, et restera encore longtemps pendant la révolution, celle de l'union sacrée, et je prétends qu'il vaut mieux, pour les ouvriers en Europe occidentale, concentrer leur attention sur ce resserrement des classes, que sur leurs divisions. Car c'est à eux qu'il appartient ici en premier lieu de faire la révolution, et non pas à leurs chefs et à leurs délégués aux parlements.

Je ne dis pas non plus, quoique les petits esprits fassent de mes paroles, qu'il y ait identité entre les intérêts réels de ces classes inférieures et ceux du grand capital. Je sais bien qu'elles sont opprimées par lui. J'affirme seulement ceci : ces classes se rattachent encore plus fortement que jadis au grand capital parce qu'elles aussi voient maintenant la révolution prolétarienne se dresser devant elles comme un danger.

Pour elles, la domination du capital signifie une certaine sécurité, la possibilité d'avancer, d'améliorer leur situation, ou du moins la foi dans cette possibilité. Aujourd'hui le chaos menace tout cela, mais la révolution signifie d'abord un chaos

encore plus complet. C'est ce qui fait qu'elles se tiennent aux côtés du capital, dans sa tentative de mettre fin au chaos par tous les moyens, de relever la production, d'astreindre les ouvriers à une plus grande somme de travail et à une vie de privations patiemment supportées. Pour ces classes-là la révolution prolétarienne en Ouest-Europe est le renversement et la destruction de tout ordre, de toute sûreté de vie, si modeste qu'elle puisse être. A cause de cela, elles sont toutes du côté du capital et y resteront longtemps encore, même au cours de la révolution.

Car je dois faire remarquer une fois de plus que je parle ici de la tactique à suivre durant le début et le cours de la révolution. Je sais que tout à la fin de la révolution, quand la victoire sera proche et le capitalisme ébranlé, les classes dont je parle viendront vers nous. Seulement, nous avons à fixer notre tactique pour le début et pour le cours principal, non pour la fin de la révolution.

Donc, d'après la théorie, tout ce qui précède devait être de la sorte. D'après la théorie, ces classes devaient se tenir unies. Cela est théoriquement certain. Pratiquement, ça l'est tout autant : Voilà ce que je vais démontrer maintenant.

Depuis des années déjà, toute la bourgeoisie, tous les partis de la bourgeoisie en Europe occidentale — y compris ceux dont font partie les petits bourgeois et petits paysans — ont cessé de rien faire en faveur des ouvriers. Tous ils se sont dressés en ennemis du mouvement ouvrier, pour l'impérialisme, pour la guerre.

Depuis bien des années déjà, il n'existait plus un seul parti en Angleterre, en Allemagne, dans l'Eu-

rope occidentale, pour servir la cause ouvrière. Tous la combattent, et en toutes choses (\*).

La législation du travail était abrogée, la réglementation empirait. On promulgait des lois contre la grève. On imposait des impôts toujours plus élevés.

L'impérialisme, le colonialisme, le navalisme et le militarisme étaient soutenus par tous les partis bourgeois, petits-bourgeois inclus. Les différences entre libéral et clérical, conservateur et progressiste, grand-bourgeois et petit-bourgeois disparaissaient.

Tout ce que les social-patriotes et les réformistes disaient des désaccords entre les partis, des divisions utilisables — un plat que vous, Lénine, réchauffez aujourd'hui — était déjà de la blague. C'était de la blague dans tous les pays de l'Europe occidentale. Et on l'a bien vu en juillet-août 1914.

Dès ce moment ils étaient tous d'accord. Et pratiquement, ils sont devenus encore beaucoup plus unis du fait de la révolution.

Unis **contre** la révolution et, de ce fait, au fond contre tous les ouvriers, car seule la révolution peut apporter une amélioration réelle à tous les ouvriers. **Contre** la révolution tous les partis s'accordent sans divisions. Et comme à la suite de la guerre, de la crise et de la révolution, *toutes* les questions sociales et politiques sont pratiquement liées avec celle de la révolution, ces classes sont finalement d'accord sur **toutes** les questions, et se dressent contre le prolétariat sur tous les terrains, en Europe occidentale.

(\*) Je n'ai pas la place pour démontrer cela ici dans les détails. Je l'ai fait à fond dans une brochure intitulée : « Les bases du communisme ».

En un mot, pratiquement aussi, le trust, le monopole, la grande banque, l'impérialisme, la guerre, la révolution, ont soudé toutes les classes de grands et petits bourgeois et toutes les classes paysannes de l'Ouest-Europe en un bloc anti-ouvrier (\*).

C'est donc une certitude, en pratique comme en théorie. Il n'y a pas à table, dans la révolution en Europe occidentale et surtout en Angleterre et en Allemagne, sur l'existence de « divisions » de quelque importance entre les classes en question.

Ici, je dois ajouter quelque chose de personnel. Pages 40 et 41, vous critiquez le bureau d'Amsterdam. Vous citez une thèse du bureau. En tre parenthèses, tout ce que vous en dites est inexact. Mais vous dites aussi qu'avant de condamner le parlementarisme, la Commission d'Amsterdam avait le devoir de faire une analyse des rapports de classes et des partis politiques de nature à justifier cette condamnation. — Pardon, camarade, cela n'était pas du devoir de la commission. Le fait sur lequel se base notre thèse à savoir que tous les partis bourgeois, dans le parlement et hors du parlement, sont depuis longtemps et restent les ennemis unanimes des ouvriers, qu'ils ne manifestent pas entre eux de di-

(\*) Nous savons très bien cela, nous autres Hollandais. Nous avons vu disparaître ces « divisions ». Il n'existe plus chez nous de partis démocrates chrétiens ou autres. Bien que nous ne soyons que des Hollandais, nous pouvons juger de cela mieux qu'un Russe, qui malheureusement paraît apprécier l'Europe occidentale d'après la Russie. — H. G.

visions sur ce point, est déjà de longue date une chose prouvée et généralement admise par les marxistes, du moins en Oest-Europe. Nous n'avions que faire, par conséquent, d'analyser cela.

Au contraire : c'est à vous qu'incombait la tâche, à vous qui voulez des compromis et des alliances avec des partis politiques au parlement, c'est à vous qui voulez nous mener ainsi vers l'opportunisme de prouver qu'il existe des « divisions » importantes entre ces partis politiques.

Vous voulez nous mener à des compromis en Oest-Europe. Ce que Troelstra, Henderson, Scheidemann, Turati, etc., n'ont pas réalisé aux temps de l'évolution, vous voulez l'accomplir à l'époque de la révolution. Vous avez à prouver que cela est possible.

Vous avez à en donner non pas des preuves russes, ce qui en vérité est trop commode, mais des preuves ouest-européennes. Vous avez rempli ce devoir de la manière la plus pitoyable. Rien d'étonnant puisque vous avez presque exclusivement assimilé l'expérience de la Russie, c'est-à-dire d'un pays très arriéré, et non pas l'expérience moderne ouest-européenne.

Je ne trouve dans toute votre brochure, qui a précisément pour contenu cette question de tactique — mis à part les exemples russes auxquels je passerai bientôt — que deux exemples ouest-européens : le putsch de Kapp en Allemagne, et en Angleterre le gouvernement Lloyd George-Churchill avec l'opposition d'Asquith.

Très peu d'exemples et des plus pitoyables, vraiment, lorsqu'il s'agit de prouver qu'il existe véritablement des divisions entre les partis bour-